

chines les soutiennent pour résister à la force terrible qui les presse et menace de briser leurs amarres. Cet aperçu lointain, vapoureux, remplit le cœur d'une émotion profonde quand on songe que la rupture d'une de ces amarres entraînerait à la mort un millier d'hommes.

Après quelques instants passés dans cette contemplation, je descendis rapidement de mon observatoire et courus vers la jetée du port; mais il est impossible d'y parvenir. Elle disparaît sous des vagues sauvages qui se brisent sur la grille et s'étendent sur la place.

Pendant la nuit, une goélette mouillée sous Saint-Jean-d'Ulloa a chassé sur ses ancrs et, emportée par la rafale, elle a été jetée sur le *Chaptal* dont elle a brisé les amarres et l'a entraîné dans sa perte. Plusieurs autres navires ont été arrachés du mouillage et se sont brisés à la plage. On voit le *Chaptal* faire de vains efforts pour sortir du lit de roches où il est assis; mais les officiers de la direction du port sont persuadés qu'il ne réussira pas; il ne reste plus qu'à tenter le sauvetage de l'équipage.

Je vais porter ces informations au général qui vient lui-même à la marine pour organiser les moyens nécessaires. Des baleinières sont là sur la place, mais il est impossible de les mettre à l'eau près de la jetée où elles seraient broyées. Alors on les charge sur des chariots et on les transporte hors ville, sur la plage de sable, en face le lieu du naufrage. Là, le spectacle est encore plus poignant, car on assiste au drame, à la lutte désespérée de 150 hommes qui ne veulent pas mourir inutilement. Nous les voyons allégeant le navire ou préparant un radeau et nous admirons ces braves gens qui voient approcher dans chaque vague énorme une tombe presque certaine; et cependant, sous la direction de leurs officiers, ils travaillent avec calme, avec un ordre parfait, pour préparer la dernière planche de salut que leur permet peut-être la Providence.

Trois fois, nous apercevons le radeau se former le long du

navire, et trois fois nous le voyons brisé et emporté en morceaux par une mer folle de sa puissance.

A terre aussi, on fait des efforts surhumains pour envoyer une amarre qui permettra aux naufragés de gagner la plage. Mais là encore, même impuissance. Chaque fois qu'une baleinière bien armée et portée en mer par cinquante hommes, est mise à flot, la première vague qu'elle aborde la chavire et la rejette sur la grève avec les hommes qui la montent.

Mais il n'y a pas que le *Chaptal* à secourir, car de nouveaux navires se détachent du mouillage de Saint-Jean-d'Ulloa, sont emportés comme des goélands et vont se briser sur les roches où ils disparaissent avec les hommes qu'ils portent. Heureusement, dans ce tourbillon de malheurs, nos vaisseaux chargés de troupes tiennent bon à Sacrificios.

Enfin, convaincu de l'impuissance de nos tentatives, le général prend les mesures nécessaires pour recevoir et soigner les naufragés que la mer rapportera encore vivants. Des postes de troupes sont établis le long de la côte avec des médecins, des médicaments et de grands feux. Puis nous rentrons en ville, trempés, affamés et harassés par le vent, le sable et les galets même qu'il porte. Pour lutter contre sa force, il faut s'incliner à 45 degrés afin de ne pas être renversé. Vers midi, nous revenons à la plage; la tempête fait rage encore et trois autres navires ont été jetés à la côte. Deux ont péri corps et biens; mais un grand trois-mâts américain qui a manœuvré avec audace, s'est échoué lui-même et presque à sec, aussi, bien que le navire soit perdu, l'équipage a pu se sauver. Quant au *Chaptal*, sa situation semble meilleure; à force de s'alléger, il est parvenu à franchir une ligne de récifs et n'est plus qu'à 250 mètres de nous. La plage présente un spectacle étrange; elle est couverte de débris des chargements des navires perdus et des épaves de ces navires. Des caisses de vin, d'eau-de-vie, de bougies, des tonneaux de cigarettes, des ballots de toutes sortes sont répandus de tous côtés; la grève est semée de grains de café, de riz, etc... Toutes ces denrées attirent des pillards. Alors

le général envoie chercher une compagnie d'infanterie pour fournir des factionnaires et protéger tous ces débris; des cadavres commençant à arriver à la côte, il envoie des patrouilles de cavalerie et d'infanterie le long du rivage jusqu'à trois ou quatre lieues dans le Sud pour arracher aux pillards ces épaves humaines et recueillir les objets que la mer aura rejetés. Quand au soir, nous revînmes en ville, le compte des naufrages se montait à huit navires perdus dans le port, sous nos yeux; et nous entendions le canon de détresse résonner au loin dans le Sud; mais la tempête toujours déchaînée ne permettait pas de tendre la main à cette agonie lointaine.

Cependant, la nuit semble calmer les fureurs de la nature et arrêter son œuvre de destruction; au matin, le vent est calmé, le temps radieux; néanmoins la mer est toujours tourmentée. Mais enfin, on peut aborder le *Chaptal* et opérer le sauvetage de son malheureux équipage au moyen d'un va et vient. Il est temps, le navire est complètement défoncé et va s'ouvrir. Les matelots sont tellement épuisés qu'on doit les porter à l'ambulance du naufrage où quelques soins les remettent promptement.

Sacrificios aussi avait été cruellement éprouvé. Cinq grands navires marchands ont été brisés à la côte et, malheureusement se sont perdus sur un point où les guerillas sont accourus pour piller les malheureux qui avaient échappé à la mer. Deux capitaines, un anglais et un français, ont dû se réunir avec leurs hommes pour résister à ces vautours humains. Ces naufrages portent à treize le nombre des navires perdus en une journée.

Dans la soirée, on put communiquer avec la flotte. Il n'y a eu que des accidents de second ordre : avaries nombreuses et pertes de chalands et d'embarcations. Cependant, un épisode assez original en raison des circonstances dans lesquelles il s'est produit, fut la perte des bagages de tous les officiers d'un bataillon du 95<sup>e</sup>. Cette troupe avait été transbordée de Sacrificios sur un grand transport mouillé à Ulloa, pour de là être débarquée dans des embarcations. Lorsque le coup

de vent fut signalé, on suspendit le débarquement, mais un chaland portant les bagages des officiers resta amarré le long du transport. Quand la tempête fut dans toute sa force, les lames passèrent par dessus le chaland et chacune d'elles, au passage, emporta un colis avec elle, jusqu'à épuisement complet; et cela sous les yeux des malheureux officiers qui voyaient leurs cantines s'envoler une à une sur la crête des vagues et disparaître au loin. C'était pour eux un cruel crève-cœur, surtout au commencement d'une campagne et si loin de France. Quelques cantines furent retrouvées encore fermées et intactes sur la plage à six lieues de là, beaucoup furent défoncées et on retrouva leur contenu éparpillé tout le long de la côte.

A Sacrificios deux incidents sérieux se sont aussi produits. 22 matelots du *Navarin* se trouvaient en corvée à bord d'un trois-mâts anglais chargé de charbon qui était amarré le long de leur vaisseau. Quand survint la tempête, ils aidèrent ce navire à s'éloigner du *Navarin*; mais tout à coup ce bâtiment fut entraîné à la côte et on pensa que tout avait disparu. Ces malheureux firent naufrage à l'emboûchure du *Jamapa* et purent descendre à terre où ils furent aussi en danger qu'à la mer, car les guerillas vinrent les visiter. Mais le capitaine du navire eut la présence d'esprit de dire qu'ils étaient tous Anglais et nos matelots se sauvèrent sous ce pavillon.

Le *Saint-Louis* a été abordé par un grand navire anglais chassant sur ses ancres. Il a pu sauver son équipage, mais a eu beaucoup de peine à repousser ce navire collé à son flanc et qui lui a occasionné de fortes avaries.

On apprend enfin qu'il y a des naufragés qui errent au milieu des forêts de la côte.

Voilà ce qu'on nomme, au Mexique, un *Norte*; et celui-là était particulièrement bien conditionné. On comprend qu'il soit la terreur des navigateurs, à l'époque de l'année où ils se produisent régulièrement avec des intensités variables.

Dès le lendemain de ce jour de malheur, le débarquement reprend avec activité et le général se préoccupe de donner

de l'air autour de Vera-Cruz où il n'entend pas être bloqué par quelques bandes de guerilles. Il fait occuper la colline de Cara-Mata, à 6 kilomètres dans le Sud, au milieu des bois, et qui commande toute la plaine du littoral. Il établit en ce point important, quatre compagnies du 95<sup>e</sup>, un escadron de chasseurs et une troupe spéciale qui avait été organisée quelque temps avant notre arrivée. C'était une sorte de contre-guerilla qui pendant longtemps nous a rendu de réels services dans la région de Vera-Cruz. Elle portait le nom de son chef Stœcklin, ex-officier, ex-ingénieur suisse, qui était venu chercher aventure dans ce pays et avait organisé une troupe très irrégulière, montée en partie, que nous avons pris à notre solde. Ce corps est un ramassis de gens de sac et de corde, de toutes nationalités, mais très braves et hardis; de vrais flibustiers. Leur chef est très intelligent, d'une énergie sauvage et ne reculant devant aucune difficulté quelque périlleuse qu'elle soit.

D'autre part, le général prépare une action sur la rivière *Jamapa* et la petite ville de Medellin, qui est un repaire des guerillas de la région et où celles-ci reçoivent par la mer un concours extérieur en faveur des troupes ennemies. Il choisit le jour de la Toussaint pour faire le coup et surprendre les *chinacos*, guerillas de Juarez, pendant les agapes auxquelles ils se livreront en l'honneur de leurs saints patrons respectifs.

En effet, le 1<sup>er</sup> novembre, avant le jour, le transport *Cérès* part de Sacrificios avec le 3<sup>e</sup> zouaves qu'il a amené d'Algérie, accompagné par les avisos *Marceau* et *Eclair* et un grand nombre d'embarcations. Cette flottille doit aborder à l'embouchure du *Jamapa* et jeter rapidement à terre des troupes de débarquement. Celles-ci envelopperont Medellin sur la rive droite et la contre-guerilla Stœcklin, partant de Casa-Mata à midi, se présentera sur la rive gauche. Mais vers onze heures, un courrier de l'amiral vient annoncer que l'expédition par mer a échoué, en raison de l'impossibilité de franchir

la barre. On décommande le départ de Stœcklin. Mais l'opération est remise au lendemain dans d'autres conditions.

Le 2 novembre, deux compagnies du 95<sup>e</sup> partent de Casa-Mata, l'une suit la côte, l'autre le chemin de fer, précédée par les Stœcklin. La première colonne rentre le soir même. Quant à la deuxième, on n'en a pas de nouvelles. Aussi le 3 au matin, le général est inquiet et m'envoie au camp pour faire partir trois compagnies du 95<sup>e</sup> à la recherche de l'expédition. Enfin, le soir seulement, un officier de Stœcklin apporte la nouvelle de l'enlèvement de la petite ville de Medellin sur les guerillas qui l'occupaient en grand nombre, après un combat assez vif.

La petite colonne cheminait sur la chaussée du chemin de fer au milieu d'épaisses broussailles; lorsque arrivée à mi-chemin, les cavaliers Stœcklin furent assaillis par une vive fusillade. Le lieutenant d'Aigreveaux commandant la compagnie de voltigeurs du 95<sup>e</sup>, accourut, bouscula les guerillas et revint pour faire la grand'halte et le café. Mais les *Chinacos* revinrent à la charge; il fallut les déloger d'une station du chemin de fer où ils s'étaient embusqués; puis poussés vigoureusement, ils allèrent se reformer de l'autre côté du *Jamapa* que nos hommes durent passer à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, sous un feu très nourri. L'ennemi, excité par ses chefs qui couvraient nos soldats des plus ignobles injures, s'est défendu vigoureusement, ne cédant le terrain que pied à pied, se renfermant dans Medellin où il a tenté un suprême mais vain effort.

Les Stœcklin ont perdu 7 cavaliers tués et 5 blessés; nos voltigeurs, 4 blessés. Cet engagement, brillamment conduit par le lieutenant d'Aigreveaux, débarrassa des guerillas les environs de Vera-Cruz.

Cependant on ne pouvait pas laisser cette brave compagnie toute seule à une aussi grande distance et dans un pays où sont réunies des guerillas nombreuses, bien armées et qui se battent bien; d'autant que cette petite troupe n'a plus de cartouches ni de vivres. Alors le général prescrit que le len-

demain, dès 3 heures du matin, une colonne plus fortement constituée ira remplacer la compagnie du 95<sup>e</sup> et s'établira solidement à Medellin. Cette colonne, composée d'un bataillon du 3<sup>e</sup> zouaves avec 60 chasseurs d'Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel Arnaudeau du 3<sup>e</sup> zouaves, se met en route par terre.

En même temps, le vapeur de guerre *Eclair* se dirige vers Bocca del Rio, emboûchure du *Jamapa*, pour appuyer par mer la petite expédition.

D'autre part, le général Bazaine méditait et préparait une opération plus sérieuse ayant aussi pour objet d'étendre sur la côte notre base d'action. C'était l'occupation de Tampico, le deuxième port du Mexique sur le golfe, ville très importante par son commerce, surtout depuis que nous occupons Vera-Cruz et que presque toutes les importations pour Mexico débarquent dans ce port pour nous échapper. En outre de l'avantage que nous aurons d'enlever au Gouvernement mexicain le produit important de ses douanes, nous aurons encore celui de nous procurer des vivres, des mulets et des chevaux qui abondent dans l'Etat de Tamaulipas dont Tampico est la capitale. Enfin, ce port se trouve à l'embouchure du fleuve *Panuco*, formé de deux grandes rivières remontant à plus de cent lieues dans l'intérieur du pays.

La situation s'est donc, en quelques jours, sérieusement améliorée dans les Terres Chaudes; mais il n'en est pas ainsi dans les régions tempérées, car le 31 octobre arrive un courrier du général en chef qui apporte de tristes nouvelles. L'armée manque de vivres et on est obligé de diminuer la ration. L'ennemi heureusement la laisse tranquille; mais les maladies sévissent avec intensité. On annonce la mort du colonel d'état-major Mancel, emporté par le Vomito au Chiquihuite, à 40 kilomètres en deçà d'Orizaba.

Ces nouvelles sont stupéfiantes. Comment le général en chef peut-il rester inerte et confiné au pied du grand talus des Cumbres, au sommet duquel il trouvera l'abondance et la salubrité, alors que dans ce trou d'Orizaba, enfoui ou

fond des montagnes, dans un pays improductif, il ne trouve que famine et insalubrité? Et pourtant les troupes, et des bonnes, ne lui manquent pas; si celles du premier corps expéditionnaire, alors qu'elles battaient en retraite après avoir échoué contre les murailles de Puebla, surent battre des troupes victorieuses beaucoup plus nombreuses qu'elles, elles sauraient faire mieux encore maintenant que l'échec est oublié et que des renforts leur sont parvenus. Et puis, n'a-t-il pas sur son flanc droit son autre division qui est prête à bondir sur les plateaux? Il y a là une pusillanimité désespérante de la part du grand commandement. Comment a-t-on pu oublier à ce point ce principe absolu que l'inaction est la perte des troupes au physique et au moral?

Le 5 novembre, le général m'envoie porter des dépêches à l'amiral et lui conduire le capitaine d'une goélette arrivée de Tampico qui se dit italienne alors qu'elle est mexicaine. Ce n'est pas sans inquiétude que je m'embarque dans une baleinière de la direction du port pour aller si loin; car si le vent de Nord vient à souffler je pourrai rester emprisonné sur quelque vaisseau. Après une heure de route sur une mer presque d'huile, je monte à bord de la *Normandie* où je suis reçu par l'amiral. Après avoir remis mes dépêches, je fais monter le capitaine que j'ai amené et, malgré les prières du Consul français qui est l'ami du propriétaire de la cargaison, l'embargo est mis sur la goélette qu'on envoie chercher par dix hommes et un aspirant pour la garder à vue sous le beaupré de la frégate amirale. Le capitaine y restera enfermé et ne pourra descendre à terre ni communiquer avec personne. Cela fait, l'amiral me retient à déjeuner. J'apprends que l'*Eclair* est revenu la veille au soir d'Alvarado après avoir canonné et dispersé des groupes de cavaliers qui étaient concentrés sur la plage.

En quittant la *Normandie*, je me dirige vers une frégate anglaise de 60 canons mouillée à quelque distance. Le commodore de ce bâtiment était venu faire une visite au général qui m'envoyait l'excuser de ne pouvoir la lui rendre, car il

lui était impossible de s'éloigner de Vera-Cruz et surtout pour aller à Sacrificios. J'assurai le capitaine anglais que lorsqu'il viendrait à terre, le général le visiterait au Consulat d'Angleterre. L'*Orlando* était un magnifique navire; ce qui m'a étonné le plus sur ce bâtiment qui a 800 hommes d'équipage, c'est de n'y voir personne, si ce n'est quelques factionnaires se promenant devant des lignes d'énormes canons. Il paraît que la coutume anglaise était de loger tout l'équipage dans le faux pont. Je fus du reste reçu fort aimablement.

J'avais eu raison de craindre le Norte, car vers le soir les symptômes d'un coup de vent apparurent et à 11 heures je dus me rendre au môle pour voir l'état de la mer. Je trouvai la jetée encombrée de colis de l'administration, de caisses d'armes, de voitures démontées, que l'entrepreneur des transports se hâta de faire enlever. Mais le vent fraîchit, la mer déferle avec force et j'envoie chercher une corvée d'hommes pour activer l'opération et sauver tout ce matériel. En effet, la nuit fut mauvaise, le vent soufflait avec rage, et au jour, je revins et restai fasciné par la contemplation de ces éléments déchainés qui allaient encore produire des catastrophes.

Bientôt apparaît, dans le Nord, un grand navire anglais qui s'efforce d'entrer dans les passes; deux fois il est obligé de mettre à la cape pour n'être pas emporté par le vent; enfin, il parvient à passer au milieu des brisants et se dirige entre Saint-Jean-d'Ulloa et le môle; il n'a que quelques morceaux de toile au vent et pourtant il file comme une flèche. Enfin, il mouille ses deux ancres et vient au vent, mais il avait trop d'aire, ses amarres se brisent et, en quelques secondes, il est échoué dans le port même. Il fait de vains efforts pour se dégager et quand nous revenons après déjeuner il est dans une situation désespérée. Le corps du navire est à moitié coulé, ses mâts de hune sont brisés et la mer déferle avec fureur contre ses flancs entr'ouverts. Son équipage est groupé au pied du mât d'arrière, au-dessous de son

pavillon en berne. On fait sur la plage tous les efforts possibles pour opérer le sauvetage, mais comme toujours il est impossible de mettre une embarcation à la mer. On essaye d'envoyer une amarre au moyen de bombes lancées au delà, mais sans résultats. Le fil de laiton qui lie l'amarre à la bombe se brise en sortant du mortier. Désormais, réduits à l'impuissance, il nous faut assister à l'agonie de ces malheureux qui nous tendent des mains suppliantes. Le pont est bientôt couvert par les flots et les quelques hommes qui n'ont pas été emportés par les lames, une douzaine environ, sont échelonnés dans les haubans, et il y a une femme au milieu d'eux; quel drame! Cependant la tempête se maintient, deux autres navires sont déjà partis à la côte et brisés, un troisième vient s'échouer devant nous, presque sur nous. Les hommes qui le montent voyant leur navire emporté, l'ont dirigé droit sur la grève où, soulevé par une lame, il s'est mis presque à sec et tout le monde peut en descendre sans danger. On pourra même le renflouer. De grandes quantités de débris commencent à couvrir la plage et il faut encore établir des postes pour empêcher le pillage. Quant au trois-mâts anglais sa destruction continue, les hommes sont montés dans les hunes et, trois fois, je peux voir un malheureux se détacher du groupe, emporté par une lame. Au mouillage d'Ulloa on fit aussi de vains efforts pour porter secours au navire, des embarcations des navires de guerre tentèrent de l'atteindre mais inutilement. L'une d'elles montée par 20 hommes fut chavirée et un matelot se noya; une destinée fatale voulut que ce fut un des hommes du *Chaptal* qui, quelques jours avant, ayant échappé à la mort, se noyât en s'efforçant de sauver d'autres naufragés. Une embarcation d'un petit vapeur anglais, le *Palicari*, perdit quatre hommes dans une tentative semblable et un trois-mâts du commerce en perdit trois. Mais pendant la nuit la tempête se calma et on put aborder les débris du navire anglais sur lequel on recueillit encore huit hommes; le capitaine et sa femme

avaient disparu avec le reste de l'équipage. De sorte que pour chaque homme sauvé, un sauveur s'était noyé.

Le 7 novembre, on amène au général un petit monsieur à moustaches, portant lunettes, fort élégamment mis du reste, avec une allure de Fra Diavolo. Ce pseudo-personnage est un avocat, ex-juge au tribunal de Vera-Cruz, actuellement colonel et chef de guerillas. Ce brillant militaire était chargé par Diaz-Miron, gouverneur de Jalapa, de réorganiser et concentrer toutes les guerillas des Terres Chaudes. Quelques jours avant, une de ces bandes s'était emparé d'un sergent-major et d'un soldat français. Un détachement d'une cinquantaine d'hommes envoyé pour les reprendre, surprit pendant la nuit une maison cachée dans les bois, où notre colonel, M. Romo de la Chaussée, se trouvait réuni avec différents chefs. Romo fut pris mais les autres s'échappèrent; un petit combat suivit et nous eûmes trois hommes tués dont les cadavres restés, en raison de l'obscurité, entre les mains des guerillas, furent mutilés et décapités par ces sauvages. M. de la Chaussée est d'origine française et parle bien notre langue. Il cherche à s'abriter derrière son grade de colonel; mais comme le général ne reconnaît pas de colonels de brigands, il lui déclare qu'il va l'expédier à la Martinique. A ce mot, notre homme entre dans un violent désespoir et préfère être fusillé. Mais son désir importe peu. On fait armer une baleinière pour le transporter à bord de l'*Allier* qui part le lendemain pour les Antilles. Je conduis ce personnage au môle, entre deux factionnaires qui tiennent à distance la foule des patriotes qui cherchent à lui serrer la main pour le faire évader. Je lui donne son domestique, affreux brigand comme lui; je lui fais la galanterie de quelques paquets de cigarettes qu'il me demande, puis je l'embarque, en recommandant aux matelots d'éviter toute évasion. Un vieux contre-maître me montre silencieusement la longue gaffe qu'il tient à la main et m'assure par un geste significatif que je peux être tranquille. Je fais promptement pousser l'embarcation car la foule commençait à grossir autour de moi et, si elle s'était

rué sur mes deux soldats, elle aurait pu nous jeter à la mer et faire évader le prisonnier. La baleinière disparut promptement, emportée par six nègres vigoureux.

Pendant que ces incidents variés, souvent dramatiques, se produisaient au littoral, sur terre et sur mer, on procédait au ravitaillement des lignes d'Orizaba et de Jalapa sur lesquelles on dirigeait des convois fortement escortés. Aussi les journées se succédaient pour moi sans monotonie. Chacune apportant son contingent varié de labeurs et d'émotions. Pourtant je ne voudrais pas laisser croire qu'à notre petite maison militaire du général, nous ne vivions que de ces émotions graves; car il n'en était rien et parfois notre esprit se détendait, surtout le dimanche. La grande attraction de ce jour de fête est la messe militaire dite dans la principale église de la ville avec solennité et un appareil militaire imposant; la musique surtout y attire beaucoup de monde et nous pouvons admirer quelques personnalités d'élite du beau sexe mexicain. Les femmes, coquettement drapées dans leurs mantilles de dentelle noire, ont généralement un certain embonpoint qui se manifeste par de riches contours; elles ont presque toutes de jolis traits et un teint d'une fraîcheur remarquable.

Quant aux femmes du peuple, les Indiennes, elles sont généralement peu séduisantes et surtout mal vêtues, incomplètement couvertes par une chemise souvent trouée en beaucoup d'endroits, et par un jupon qui est parfois une vieille robe de bal; mais ce débraillé ne déplaisait pas à nos troupiers.

Chaque jour, une de nos musiques donnait un concert sur la place centrale et attirait ainsi les dames du beau monde, à l'exception cependant de certaines Mexicaines, appartenant au parti que nous combattions et qui nous faisaient la moue, comme c'était leur devoir du reste.

Notre existence privée était très régulière, pas le moindre excès, car l'hygiène l'ordonnait. Lorsque dans le service ou à la chasse on s'était fatigué ou mouillé, on doublait la dose